

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES MARDI et VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, Abonnement à l'Album Mensuel, etc.

Education.

Industrie.

Progrès.

SPORT et CHRONIQUE DE PARIS.

Une exposition au ministère de la guerre.—Départ de la princesse de Ligne.—Les salons de Paris.—Les fortunes actives et les fortunes passives.—La comtesse Callergli et le comte Dombrowski.—Steeple-chase de Liverpool.—Steeple-chase de la Croix de Berny.

L'hôtel du ministère de la guerre a ses réceptions officielles où se pressent les uniformes brodés et chamarrés de croix; puis ses réunions du dimanche où Mme de Saint-Yon règne seule avec une gracieuse bienveillance.

On dit souvent qu'à Paris, on peut aujourd'hui tout posséder avec beaucoup d'argent, et selon nous, par ces paroles, on caïmanne notre temps et notre Paris.

—D) puis que les grands hôtels font place aux squares; depuis qu'on entasse dix familles dans une maison où M. de Richelieu n'aurait pu loger ses gens, on donne bals sur bals, et l'on y invite la ville et les faubourgs.

belle dame. Maintenant, les femmes ont seules les honneurs du siège. Les hommes mangent et boivent comme ils peuvent; ou bien, c'est un second repas que l'on sert pour eux, aussitôt que les fées de la soirée ont fini la première razzia des buffets.

On citerait à peine à Paris, dix salons où se conservent les traditions du XVIII siècle. Ceux-là, on ne saurait trop regretter quand ils sont clos. Le salon de M. le prince de Ligne va se fermer; Mme la princesse de Ligne s'apprête à partir pour Lemberg.

C'est un pieux devoir qui éloigne Mme de Ligne. Française par l'esprit, elle appartient à la Pologne par la naissance et par le cœur. Elle va rejoindre en Gallicie Mme la princesse Lubomirska sa mère, et sa sœur, Mme la princesse Sanguzko, dont le mari possède cette ville de Tarnow, où trois cents malheureux furent massacrés récemment.

On dit souvent qu'à Paris, on peut aujourd'hui tout posséder avec beaucoup d'argent, et selon nous, par ces paroles, on caïmanne notre temps et notre Paris.

Des tapis, Qu'à tresser la Savonnerie, Ceux que les Persans ont ouïdis, Et toute votre orfèvrerie; Et ces plats si chers que Germain A gravés de sa main divine, Et ces cabinets où Martin A surpassé l'art de la Chine.

Qu'importe, ces mille enchantemens et cette pompe ne vous feront pas trouver des hommes distingués, des gens comme il faut; des femmes élégantes et honnêtes qui veulent bien venir s'asseoir sur vos fauteuils, une société délicate et charmante qui veuille bien animer tout ce luxe.

Le luxe et la richesse ne suppléent ni à une position honorablement acquise, ni à la considération; il est encore un monde décent et poli

qui sait garder sa dignité, et ne prête, par sa présence, un concours de haute estime, qu'à ceux qui ont su la mériter. L'argent peut tout donner, excepté, quoi qu'on en dise, une position sociale et un salon.

A côté de ces somptueux palais, qu'on laisse déserts, il est au contraire tel logement modeste, tel entresol étroit, tel réduit éloigné, où chacun désire être admis, et qui ne doit cette faveur du succès qu'aux gracieuses prévenances de la maîtresse de la maison, au talent, au savoir, au caractère, à la célébrité dans les arts ou dans les lettres du maître du logis.

Il faut toutefois établir encore une distinction entre ces fortunes, passives pour ainsi dire, qui restent étrangères aux affaires; qui ne sont consacrées, qu'à bien-être, aux fantaisies personnelles d'un millionnaire égoïste, et ces fortunes sans cesse militantes qui concourent utilement pour elles, il est vrai, mais utilement aussi pour tous au mouvement commercial et industriel du pays.

Les salons de M. Rothschild réunissent une foule de célébrités, un monde considérable et considéré. Mais ce nom puissant touche à la politique par les emprunts, à la diplomatie par ses relations avec toute l'Europe, aux plus grands intérêts de la France par les travaux publics, voilà pourquoi la France bourgeoise et la France blasonnée, l'une aussi bien que l'autre, s'occupant aujourd'hui d'affaires, se presse dans ces salons, où se décident souvent de plus graves questions que chez nos ministres, où la compagnie est plus élégante et dont la magnificence emprunte surtout aux arts ses plus précieuses richesses.

Le faste, la vanité! cet orgueil pour les petites choses, ces penchans des petits esprits, ne se montrent plus en plein soleil dans notre civilisation démocratique. Elles y sont mal à l'aise, elle expient leurs jouissances par de sourdes inimitiés, leurs entraînemens par d'indirectes insultes. Le besoin d'égalité et l'envie, ces passions de notre temps, ne pardonnent pas une mise trop recherchée, comptent vos chevaux pour mesurer leur haine à l'importance de votre écurie, au luxe dont vous faites parade.

—La Paix a cela de fâcheux, que, si elle accroit la prospérité d'un peuple, elle tarit en lui les sources de l'enthousiasme et du patriotisme. En Pologne, on se bat et on meurt pour la liberté; on fait des prodiges, et cela

semble naturel. Rien de pareil en France, et surtout en Russie: témoin la disgrâce ou vient de tomber Mme la comtesse Callergli. Mme la comtesse Callergli est Russe; c'est l'une des meilleures et des plus admirables personnes de la cour de S. M. Nicolas. En Italie, où elle séjourna long-temps, elle a laissé d'ineffaçables souvenirs de ses gracieux mérites et de sa bonté. Lors des troubles de la Gallicie, elle ne put voir sans une émotion profonde, tant de braves gens périr pour une sainte cause et voici ce qu'on rapporte: Le comte Bonislas Dombrowski, le fils de ce même général dont on lit le nom sur l'arc-de-triomphe de l'Etoile, devait commander l'insurrection de Pologne. Elle apprend que l'ordre est donné de l'arrêter. Sans calculer les conséquences de sa générosité, elle parvient à l'instruire du sort qui l'attend, la mort ou tout au moins l'exil. Le comte Dombrowski s'échappe. Malheureusement le secret ne fut pas si bien gardé qu'on n'apprit d'où l'avis était parti. A cette heure, la comtesse Callergli est appelée à rendre compte de sa conduite, et menacée à son tour. Ce qu'il y a de triste, c'est que ce dévouement n'eût qu'un résultat stérile. Le comte Dombrowski fut fait prisonnier vers la frontière de Prusse; mais une consolation resta à sa noble libératrice. La Prusse n'a pas de Sibirie. On n'a pas encore prononcé à Saint-Petersbourg sur le sort de la comtesse Callergli.

—Il s'est passé récemment en Angleterre, un événement grave dans les annales du sport: c'est le steeple-chase de Liverpool. Jamais fête de cette nature n'avait causé plus d'émotions et de surprises. Ailleurs, il est vrai, les paris et les entrées ont souvent atteint des chiffres plus élevés: à Liverpool, les stakes ne montaient qu'à 17,000 francs. Mais le nombre des luteurs était considérable (22), et la plupart paraissent devoir disputer le prix vaillamment. C'était un mercredi, par un temps d'une douceur printannière. Une foule immense assignait les abords du turf. Depuis l'équipage à quatre chevaux jusqu'au chariot rustique, depuis le membre de la chambre haute jusqu'à l'artisan, chacun voulait assister à ce spectacle d'où devait sortir une gloire nouvelle. Il y avait là le prince George de Cambridge, le prince de Wurtemberg, les lords Sefton, Calodue, Chesterfield, Eglinton, Maidstone; les sirs Stanley, Fitzroy, Villiers, l'hon. M. Macdonald, et combien d'autres!

On s'attendait à voir le mérite décider du succès. Toutes les prévisions furent déjouées par Pioneer, qui, la veille, avait exécuté mille mille-ries, et dont le style de galop n'inspirait aucune confiance. Voici les chevaux devant le stand: regardés-les. Lancer est admirable; elle mène le en vérité, tout le bien qu'on en dit, elle fait honneur à son élevateur. Fire-fly ne lui cède en rien en beauté; les Handicappers s'en défient, et se tiennent sur leurs gardes. Switcher est un gentil petit cheval; il est le moins grand, et porte le plus gros poids. Il prouve avec l'invincible brunette qu'il vaut mieux avoir du sang que des os et des muscles. Cure-All possède autant de qualités que ses rivaux. On dit qu'il ne pourra pas marcher; ces méchants propos

ne l'ont pas empêché de gagner l'année dernière. Tels sont les principaux coureurs de Liverpool. Les uns arrivaient avec une réputation conquise, les autres obscurs, et sans titres à l'attention. On assurait encore que Culverthorpe n'aurait pas, et l'on n'avait point assez de mépris pour Homiharrho. Quel nom d'anthropophage!

Ces examens préliminaires avaient exigé quelque temps. Enfin, tout fut prêt vers quatre heures moins un quart; et 22 chevaux se trouvèrent rassemblés au point de départ.

Aray! away! —Homiharrho, Mameluke, Cure-All s'élançent de front; Veluti, Eagle et les autres suivent de près. A la première fands, Alice-Gray tombe; elle se relève, et repart, laissant son jockey à terre. Au même endroit, Scavenger refuse; il passe pourtant: à la seconde fands, il résiste encore, et il allait retourner, quand Pickwick, arrivant au galop, l'enlève et lui fait franchir la barrière. Cette gracieuse assistance n'encourage point Scavenger; il refuse une troisième fois et renonce.

Rien de nouveau jusqu'au premier détour à gauche. Cure-All a pris la tête; mais en avant du Brook de Becher, Mameluke heurte Homiharrho, et le pousse en travers de la palissade voisine. Homiharrho hésite à sauter, lorsque Golden-Pippin, qui le suit de près, le lance par dessus la fands. Cheval et cavalier se remettent sur pieds; mais ils sont renversés de nouveau. Plusieurs chevaux leur passent sur le corps, et blessent grièvement l'infortuné Parker, le jockey.—Eri, Cure-All retrograde et cède le pas à Peter-Simple qui se maintient premier pour un moment. Alors les accidens se multiplient. Tinderbox tombe; Peambulator domine son cavalier, et s'élançait en avant. Lancer, qui court de front, se dérobe, s'abat, se relève, et rentre dans la course.—Voici maintenant que Perambulator gagne la tête, franchit la fands, et tout aussitôt après, le Brook artificiel, suivi de Veluti (second), Perambulator (troisième) et des autres. C'était charmant à voir: tous légers, l'œil en feu dans leur élan, casant le ruisseau comme des hirondelles. Dans ce saut, nul ne se distingue plus que Lancer et Lady-Gray, qui, délivrés de leurs jockeys, continuent la course par pur amour du sport. Golden-Pippin, Peter-Simple, Cure-All ont tour-à-tour le devant, puis ils sont distancés par Culverthorpe qui garde son rang jusqu'au terrain de course. Cependant la plupart sont épuisés. Ceux à qui reste encore quelque haleine prennent le dessus, et le pauvre Pioneer, si méprisé le matin même, avance peu à peu, distance les uns et les autres jusqu'à la première hurdle posé en travers du chemin. Veluti roule à terre; un dangereux compétiteur de moins. Pioneer a donc la seconde place; Culverthorpe, toujours la première. Ils arrivent à la deuxième chaise, la sautent ensemble, et ce n'est qu'en cet instant qu'on distingue Pioneer. La surprise est au comble. Dist-ee Switcher? est-ce Pioneer? On doute; cependant il faut bien le reconnaître: Pioneer, au petit trot, approche seul, et dépasse le poteau du but, laissant loin derrière lui Culverthorpe, Switcher et Fire-fly dont ont espéré des merveilles.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET LE MARGUILLIER.

(Suite.)

VI.

LOISIRS D'UN VIEUX SOLDAT.

Notre grognard entra de suite en jouissance; le vendeur, qui était un riche vigneron des alentours, lui avait cédé dans le prix net de l'acquisition, non-seulement la maison et les terres qui en dépendaient, mais encore quelques meubles et menus ustensiles de ménage; de cette façon, le grognard n'eut qu'à s'installer, lui, son sac et ses armes; il trouva dans cette chaumière tout ce qui était de première nécessité à la vie de campagne, depuis la huche jusqu'au lit, depuis le poulailler où se promenaient majestueusement un coq escorté d'une demi-douzaine de poules et de leurs poussins, jusqu'au tonneau dans lequel se pressaient cinq ou six lapins qui rongeaient leurs choux, et enfin un estimable baudet, qui se mit à brouter d'une façon toute particulière lorsqu'il vit son

nouveau maître venir à lui pour l'examiner de plus près. Tel était le personnel de la Maison-aux-Lauriers.

Au surplus, cette maison, bâtie partie en meulons, partie en terre, et placée entre cour et jardin, possédait tous les avantages d'un logis de campagne; le clos surtout était riche en arbres fruitiers, et pouvait, à l'aide d'une culture habilement dirigée, procurer par ses fruits, ses légumes et sa vigne, la nourriture nécessaire à une petite famille.

Bourguignon suspendit ses armes et sa croix au-dessus de la cheminée, endossa la blouse du cultivateur et se disposa à reprendre le métier qu'il avait exercé dans son enfance.

Le colonel, mécontent de sa détermination, mais ne pouvant la blâmer, retourna au château, où il fit connaître la ferme résolution de son vieux camarade; chacun, pour plaire à M. d'Harleville, feignit d'en éprouver de la contrariété, bien que chacun en fut intérieurement satisfait.

Bourguignon se remit si vite et si bien à la besogne que, dès la première année, le terrain de son clos lui rapporta assez pour donner un à-compte de 500 fr. à son vendeur. Il avait su tirer parti de tout, de ses poules, de son âne et de ses lapins, et il n'était bruit dans le village que de l'habileté du propriétaire de la Maison-aux-Lauriers. Il sut même retirer de ses loisirs un lucre assez productif: il façonnait avec goût et dextérité le bois d'orme, et, à l'aide d'un couteau, construisait mille fantaisies qu'il vendait ensuite à un marchand de jouets d'enfants de Corbeil, ancien soldat du temps de la république. Ces ouvrages en bois étaient de petits canons montés sur leurs affûts, des maisonnettes, des ustensiles de jardinage, des charettes, et une infinité d'autres petits objets qui avaient surtout le mérite de la fidélité. Tous les mois,

le père Courtois, comme s'appelait le marchand biblotier, venait de Corbeil à Mennecey avec sa cariole, et achetait, à deux deniers comptant, tout ce que le grognard avait façonné.

—Mais comment diable, mon ancien! lui disait ce dernier, avez-vous fait pour me dénicher ici?

—Rien de plus simple, M. Bourguignon, je suis toujours aux aguets des anciens troubadours, et je n'ai pas été le dernier à apprendre qu'il y en avait un fameux qui était venu s'établir à Mennecey. On m'a dit de plus que vous vous occupiez de fabriquer de jolies petites choses en bois, je suis accouru pour traiter avec vous. En êtes-vous fâché? demanda le vieux soldat républicain.

—Bien au contraire, mon ancien! savez-vous que depuis un an que je commerce avec vous, j'ai reçu près de 300 fr. ? Ça n'est pas bête au moins. Mais que diable faites-vous de toutes ces habiletés, bonnes tout au plus à amuser des petites filles?

—Oh! c'est la mon secret! répliqua le père Courtois, en se rengorgeant dans une énorme cravate à la Kléber, et en imprimant aux colossaux anneaux d'argent qui brillaient à ses oreilles comme deux croissants un léger balancement.

—Excusez, M. Courtois; mais voyez-vous, c'est que moi qui n'entend pas malice à un commerce quelconque, je suis toujours étonné de recevoir de bonnes pièces de cent sous en échange des bouts de bois que je festonne, comme jadis, au régiment, je festonnais gratis des copieux pour amuser nos enfants de troupe.

—Écoutez, M. Bourguignon, reprit le père Courtois d'un air capable et en se donnant les airs d'un père noble, avec vous on peut discourir, et je suis certain que vous ne profiterez pas de ma franchise pour augmenter le prix de vos articles.

—Moi! allons donc, jamais! au grand jamais! interrompit le grognard; quand même, vous savez bien que c'est vous qui en faites l'estimation; mais n'importe, allez toujours, et voyons la chose.

—C'est vrai. Eh bien, voilà le fin mot: vos petits canons, mon cher M. Bourguignon, et vos charettes se vendent comme du pain, parce que j'ai soin de mettre sur leur étiquette: " Fait par un grognard de la vieille garde impériale, qui a été tué à Waterloo!" et quand on entre dans ma boutique, qui au surplus est l'une des plus chouchettes de Corbeil, cette inscription saute aux yeux, et on achète la pièce sans marchander.

—Le calembourg est fameux! s'écria le sergent. —Eh bien, tant mieux, mon ancien, réprit-il, je ne m'en porte pas plus mal et je suis très-satisfait de ce que vous me dites-là; j'avais comme un remords de conscience de toucher tant d'argent en échange de ces brimborions; maintenant suffit, quoique la plaisanterie soit des moins flatteuses.

Le dimanche, le soldat laboureur quittait ses habits de travail et revêtait un habit-veste sur lequel brillait l'étoile d'honneur, il se promenait, hantait les abords de l'église à l'heure de la messe pour y saluer son colonel, qui s'y rendait avec la marquise de Mennecey, Cécile et mademoiselle de Saint-Ange. Puis il passait le reste de la journée à jouer sur la grande place du village avec les notables de l'endroit, soit aux quilles, soit aux boules, soit au tonneau. Quelquefois aussi il dinait chez des vigneron, ou même chez des bourgeois aisés, et faisait le charme de ces repas par le récit de ses campagnes et de ses impressions de voyage. L'ex-sergent de la garde n'aurait toujours avec modestie, mais avec ce langage pittoresque qui n'appartenait qu'à lui. Il n'avait jamais voulu re-

tourner dîner au château, malgré les invitations pressantes du colonel d'Harleville.

Quant à ce dernier, il ne laissait guère passer de semaine sans aller visiter son vieux compagnon d'armes. Le grognard recevait toujours le comte avec une amitié expansive, mêlée d'une respectueuse déférence, et lorsque ces deux hommes étaient assis l'un auprès de l'autre sous la tonnelle de la Maison-aux-Lauriers, on eût pu les prendre pour des camarades égaux par la naissance et par la fortune; il n'en était rien cependant, mais l'amitié, comme l'amour, égalise tous les rangs, en nivelant toutes les positions: devant ces deux passions, l'orgueil, de la naissance ou de la fortune ne peuvent établir de différence.

VII.

IL NE FAUT JAMAIS DIRE: FONTAINE....

Un jour que le grognard était occupé à bêcher un carré de son clos, pour y faire une plantation, le comte d'Harleville arriva:

—Vous êtes bien matinal aujourd'hui, mon colonel, lui dit le sergent; est-ce qu'il y aurait du nouveau au château?

—Non, répliqua celui-ci; cependant.... je viens à faire part, comme à mon meilleur ami, d'une chose qui va changer un peu les habitudes de ma vie.

—Je me doute de la chose, mon colonel; mais ne restons pas à cette place; allons nous asseoir à notre cantine accoutumée. Là, du moins, les bavards ou les importuns ne pourront ni nous entendre, ni nous déranger; d'autant plus qu'il semblerait possible que le père Courtois vint me trouver ce matin, lui et sa cariole.

—Qu'est-ce que ce père Courtois? —Un ancien fricotier du camp de la Lune, qui fait du commerce maintenant, et à qui je